

DEAUVILLE
FESTIVAL DU CINÉMA AMÉRICAIN
COMPÉTITION | 2018

THUNDER ROAD



UN FILM ÉCRIT, RÉALISÉ ET JOUÉ PAR
JIM CUMMINGS



“À crever de rire
et à briser le cœur”

Technikart

THE 10 EAST PRÉSENTE UNE PRODUCTION VANISHING ANGLE PRODUIT PAR ZACK PARKER NATALIE METZGER BENJAMIN WIESSNER AVEC JIM CUMMINGS KENDAL FARR NICAN ROBINSON MACON BLAIR JOCELYN DEBOER CHELSEA EDMUNDSON
JORDAN FOX CASTING VICKY BOONE MUSIQUE JIM CUMMINGS IMAGE LOWELL A. MEYER COSTUMES MICHAELA BEACH MONTAGE BRIAN VANNUCCI ET JIM CUMMINGS DÉCORS CHARLIE TEXTOR PRODUCTEURS EXÉCUTIFS ZACK PARKER MATT MILLER JOHN CUMMINGS
WILLIAM PISCIOTTA KIERAN BARRY DIRECTION ARTISTIQUE & SON DANNY MADDEN ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR JIM CUMMINGS



THUNDER ROAD

UN FILM DE JIM CUMMINGS

ÉTATS-UNIS / 2018 / 1H30

SORTIE LE 12 SEPTEMBRE 2018

L'histoire de Jimmy Arnaud, un policier texan qui essaie tant bien que mal d'élever sa fille. Le portrait tragi-comique d'une figure d'une Amérique vacillante.



PRODUCTION

VANISHING ANGLE
Jim Cummings

DISTRIBUTION

PANAME DISTRIBUTION
www.paname-distribution.com

LISTE TECHNIQUE

Réalisation & scénario Jim Cummings
Image Lowell A. Meyer
Montage Brian Vannucci & Jim Cummings
Son Danny Madden & Jackie Zhou
Musique Jim Cummings

Avec : Jim Cummings, Kendal Farr, Nican Robinson, Chelsea Edmundson, Macon Blair, Bill Wise

FESTIVALS

Programmation ACID Cannes 2018
Festival du cinéma américain de Deauville – Grand Prix
South by Southwest – Grand Prix
Seattle International Film Festival – New American Cinema Competition
Jury Award



CELUI QUI FAIT

JIM CUMMINGS
CINÉASTE

Drame et comédie

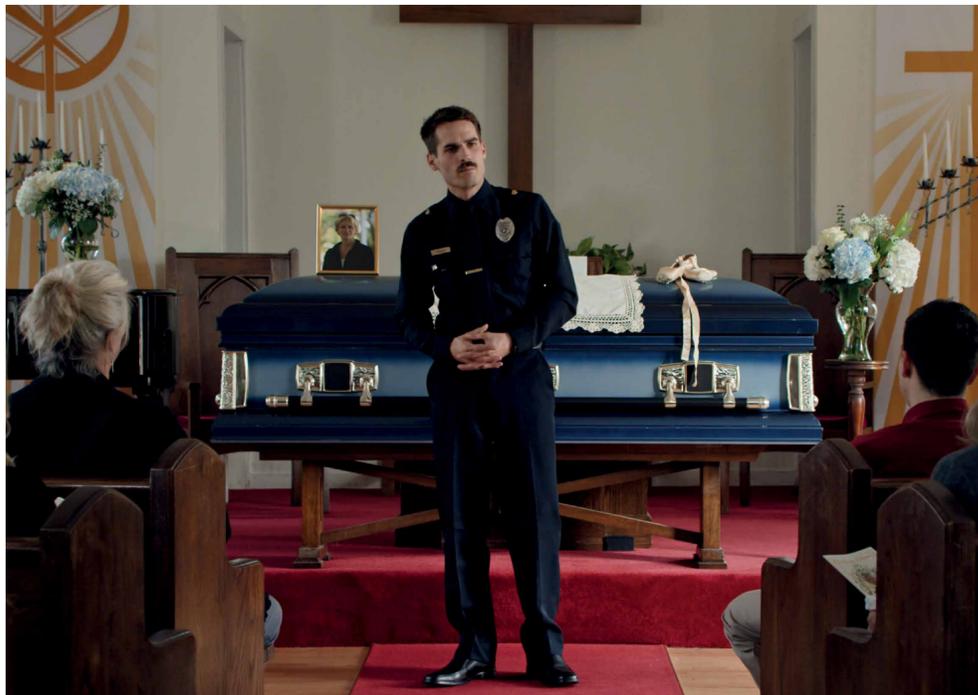
Le film est bâti sur un trop plein d'émotions, que le personnage ne sait pas gérer. A l'origine, c'est un court-métrage du même titre, qui se résumait au monologue d'un policier qui se laisse déborder par ses émotions à l'enterrement de sa mère. Quelque part, je savais que c'était une comédie, mais en même temps, je trouvais ça émouvant. Je me disais que ça pourrait presque être du PIXAR, ce genre de films où on ne sait plus si on rit ou si on pleure, où naît une émotion et où commence la suivante. Ils sont trop rares, ces films-là. Et s'ils sont si rares, c'est parce qu'ils sont extrêmement difficiles à réussir. Il est déjà très compliqué de faire rire ou pleurer le public, alors imaginez, les deux à la fois !

C'est une ligne très complexe à tenir. Je me suis souvent demandé jusqu'où je pouvais aller sans perdre l'intention de départ. Car le film est d'abord censé être prenant, presque traumatique. Et drôle seulement dans un second temps, et seulement jusqu'à un certain point. Il y a comme un curseur pour chaque phrase, pour chaque geste. Il ne faut surtout pas que le public considère d'emblée qu'il est dans une comédie. Il doit se poser la question, être mal à l'aise, se demander s'il a le droit de rire ou non, rire presque nerveusement, puis s'en vouloir d'avoir ri... C'est de l'équilibre. Un vrai travail de précision.

Réalisateur et acteur

Au départ, je n'avais pas prévu de jouer le personnage principal. J'avais pensé à quelqu'un d'autre, qui ressemblait beaucoup plus à un policier que moi, grand et costaud. Un jour, je me suis filmé sur mon téléphone pour lui donner une direction. L'intégralité du monologue. Quand les membres de mon équipe ont vu ça, ils m'ont tous dit : « tu dois le faire. Point barre ».

Pour écrire le film, je suis parti de mes propres émotions, de mon propre métabolisme. En écrivant, je riais, je pleurais, j'étais dans tous mes états. Donc je savais que j'étais dans le vrai. Ensuite, une fois sur le plateau, c'était autre chose. Je tentais toutes sortes de grimaces et de trucs ridicules pour faire rire l'équipe –j'étais prêt à le faire mille fois s'il le fallait, jusqu'à ce qu'ils rient pour de bon. Pour ce qui est de pleurer,



surtout au milieu de ces prises très longues, il faut avoir tout préparé, tout millimétré au point de finir par oublier l'équipe, la mise en place, et d'essayer de devenir vraiment ce pauvre type qui a perdu sa mère et qui doit faire face à un auditoire –mais aussi à sa perte, son chagrin, ses souvenirs, tout ce qu'elle lui a transmis. Pour m'inspirer, je regardais sur mon smartphone des images de Lady Diana ou de ses fils William et Harry à son enterrement, le genre de choses qui me bouleversent à chaque fois. Je regardais ça sur mon téléphone, je pleurais un coup et je n'avais plus qu'à dire « action ! ».

« Masculinité toxique »

A mesure que je répétais mon texte pour le court-métrage, j'ai pris conscience que ça pourrait marcher sur un long. Le personnage en tant que tel et l'histoire proprement dite ne sont venus que dans un second temps. Au début, par exemple, je faisais le monologue sans accent. Et puis je me suis dit « et s'il était du sud des Etats-Unis ? ». Parce que j'avais l'intuition que le personnage gagnerait à être issu d'une culture qui ne sait pas gérer la fragilité masculine. Moi-même, je viens de la Nouvelle-Orléans, alors je me suis inspiré de gars avec lesquels j'ai grandi, qui ont baigné depuis l'enfance dans cette masculinité toxique. Le personnage est tout naturellement sorti de là : il a une fragilité en lui, des émotions qu'il ne sait pas gérer, parce qu'on ne lui a appris qu'à les réprimer, en faisant le dur et en se prenant au sérieux. Dès lors, je n'avais qu'une envie : le rendre plus pathétique et que son entourage abuse davantage de lui. Parce que si je réussissais mon coup, ça le rendrait encore plus drôle et plus touchant.



CELUI QUI REGARDE

KARIM BENSALAH
CINÉASTE, MEMBRE DE L'ACID

Policier et père parfait, Jimmy est un homme exemplaire. Enfin presque... puisqu'à la mort de sa mère, son monde s'écroule, il perd un peu pied : *control freak*, névrotique, surdoué, inadapté, ou un peu tout ça à la fois ? Mais Jimmy incarne aussi l'envers de la *success story* américaine qui, dans une ville un peu étriquée, fait basculer certains dans la folie. Dans *Thunder Road*, la chanson de Bruce Springsteen, l'homme dit à la jeune femme d'aller découvrir le monde, de quitter sa petite ville...

La folie de Jimmy, c'est toujours de son point de vue que nous la voyons. La mise en scène et la narration ne traduisent que son regard. C'est un personnage sublime, toujours sur la brèche, que nous offrent la réalisation et l'interprétation de Jim Cummings. Entre rire et larmes, raison et folie, ridicule et beauté, James est constamment sur le fil. Tout peut basculer d'une seconde à l'autre. La frontière entre *good* et *bad cop* disparaît. Jim Cummings accompagne son personnage par une mise en scène extrêmement épurée, comme s'il fallait raconter l'histoire en un minimum de plans. L'essentiel est là, pas plus. Le rythme, lui, surgit de l'intérieur du cadre, parfois avec fulgurance, comme les émotions qui viennent submerger le héros. Mais c'est dans l'art de l'ellipse que Jim Cummings est le plus radical. Elle fait partie de son cinéma et vient recréer le temps mental de son personnage, sans doute plus en proie aux ruptures que les autres.

Pour pousser plus loin encore l'expérience, le film s'accorde à restituer une parole hypnotique. Jimmy parle presque sans discontinuer. Il pense à voix haute et s'accroche aux mots, comme s'ils étaient encore ce qui lui permettait de garder un lien avec les autres. Un lien avec ce monde qui délire.

CELUI QUI MONTRE

ARNAUD CLAPIER
CINÉMA UTOPIA SAINTE BERNADETTE,
MONTPELLIER

Attention : ce météore cinématographique s'ouvre sur un plan-séquence d'anthologie, un lent travelling avant sur un personnage unique qui, aux obsèques de sa mère, perd peu à peu les pédales, ses moyens, toute crédibilité, en se rattachant désespérément aux branches –un morceau de bravoure insensé dont on se dit un instant que le film ne se remettra pas. Il interloque, met mal à l'aise, arrache un sourire et le fige tour à tour. Trop gros, trop perché, impossible de tenir 90 minutes à ce rythme. Et pourtant, si. En reproduisant méthodiquement son motif de déconstruction, mentale, sociale, affective, il arrive à nous embarquer dans le sillage de ce brave flic d'un trou perdu qui assiste, impuissant, à la désintégration progressive mais inéluctable de sa vie. Paumé entre le deuil de sa mère, son divorce, la garde de sa fille, son boulot, la nécessité de faire bonne figure et les assauts de désespoir qui ravagent tout sur leur passage, il vit – et nous avec lui - sa dégringolade comme un cauchemar éveillé.

Écrit, produit, réalisé et interprété par le même gars, ça pourrait faire carte de visite (de comédien, de réal), mais ça marche –on hésite en permanence entre le rire, l'incrédulité et l'émotion. Avec en plus cette petite touche d'optimisme final (quand on a touché le fond, il n'y a plus qu'à donner un coup de talon pour remonter) qui réjouira les cœurs d'artichaut.

INVITATIONS AU SPECTATEUR

Voici quelques thèmes que nous vous proposons d'aborder lors des rencontres avec les cinéastes qui accompagneront le film.

Mettre en scène les émotions

Peut-on réellement se mettre à la place des autres, ou même ne serait-ce qu'imaginer le désarroi de son prochain ? Le cinéma parvient parfois à nous plonger dans des états de perception tels que nous quittons la salle en ayant l'impression d'avoir éprouvé des émotions jusque-là inconnues (ou de les avoir retrouvées là où on les avait laissées...). Par ses choix de mise en scène en apparence très élémentaires – une succession de plans-séquences, des cadrages souvent centrés sur le visage ou le corps de son personnage principal – Jim Cummings nous invite à plonger dans la complexité de la psyché de l'officier Arnaud. Nous sommes avec lui, embarqués dans ses monologues à la logorrhée tragi-comique, dans ses gesticulations à la recherche d'un nouvel équilibre. En anglais le mot « awkward » peut désigner quelqu'un de maladroit mais aussi une situation embarrassante, voire gênante. En choisissant d'incarner un personnage au-delà de la maladresse sociale, toujours sur le fil, Jim Cummings nous entraîne volontairement dans une expérience déroutante. Aucun contre-champ, aucun autre point de vue, les cadrages et les jeux avec le hors-champ nous ménagent les mêmes surprises qu'au protagoniste, aveuglé par ses propres névroses. La prouesse de jeu du comédien/cinéaste Jim Cummings, sa capacité à manipuler ces émotions brutes rendent insoupçonnables le caractère pourtant très écrit des dialogues et des monologues. Quant au montage, celui-ci coud obstinément les plans-séquences entre eux, comme autant d'espaces de réclusion reflétant l'enfermement de Jimmy Arnaud seul face à sa folie douce. Entre gêne amusée, rires et larmes, *Thunder Road* se fait peinture hallucinée d'un homme, mais aussi celle d'un pays à la recherche de nouveaux repères.

La masculinité en question

Thunder Road est issu du travail acharné d'un homme, Jim Cummings, omniprésent dans toutes les phases de création. De l'écriture au rôle principal en passant par le montage, le réalisateur a pris en charge toutes les étapes de fabrication, s'inscrivant ainsi dans une grande tradition d'hommes-orchestres. Son traitement du burlesque suit les pas d'autres cinéastes ayant occupé les postes d'acteurs et de réalisateurs, à l'instar de Charlie Chaplin ou de Pierre Etaix, ou encore de Vincent Gallo ou Julie Delpy parmi les plus contemporains. Ces cinéastes se rejoignent dans leur manière d'aborder la comédie : la figure principale de leurs films est présente à chaque plan, afin d'épuiser son propre dispositif comique. Dans le cas de *Thunder Road*, nous assistons à un constant revirement émotionnel : par l'épuisement, le rire amène aux larmes. Tous les tics et le ridicule de l'officier Arnaud participent à la redéfinition d'une figure masculine en lutte contre les limites qu'on lui impose lorsqu'il s'agit d'exprimer ses émotions. Éternels motifs du cinéma américain, le marginal et le fou sont sujets de prédilection des grands auteurs, et par ce biais le réalisateur s'inscrit dans la tradition des Scorsese (*Taxi Driver*), Coppola (*Rumble Fish*, *The Outsiders*) ou même Abel Ferrara qui, avec *Bad Lieutenant*, avait instauré une nouvelle représentation possible des figures d'autorité. Mais si Jimmy Arnaud est un officier de police en pleine crise, son travail et sa position lui tiennent beaucoup à cœur, et c'est de cette manière que la folie réintègre ce corps de métier sans que l'on tombe dans les écueils du « flic » véreux et corrompu. Les *cop movies* ont toujours été un médium privilégié pour cristalliser les nombreux déréglés d'une société donnée. Jim Cummings réinvente le genre en attaquant la figure d'autorité de l'intérieur, se débarrassant de l'éternel Masculin viril et inébranlable.



acid
ASSOCIATION DU
CINÉMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION

L'ACID est une association de cinéastes qui depuis 26 ans soutient la diffusion en salles de films indépendants et œuvre à la rencontre entre ces films, leurs auteurs et le public. La force du travail de l'ACID repose sur son idée fondatrice : le soutien par des cinéastes de films d'autres cinéastes, français ou étrangers.

Chaque année, les cinéastes de l'ACID accompagnent une trentaine de longs-métrages, dans plus de 350 salles indépendantes et dans les festivals, lieux culturels et universités de 20 pays. Parallèlement à la promotion et la programmation des films, à l'édition de documents d'accompagnement, l'ACID renforce la visibilité de ces films par l'organisation de nombreux événements. Près de 400 rencontres, ateliers, ciné-concerts, offrent ainsi la possibilité aux spectateurs et aux publics scolaires de rencontrer ceux qui fabriquent les films.

Afin d'offrir une vitrine aux jeunes talents, l'ACID est également présente depuis 1993 au Festival de Cannes avec une programmation parallèle de 9 films pour la plupart sans distributeur, qu'elle accompagne ensuite jusqu'à leur sortie.

ACID - 14, Rue Alexandre Parodi - 75010 Paris / Tél. : + (33) 1 44 89 99 74
POUR PLUS D'INFOS : www.lacid.org